

Prix Franz Hessel 2016

Choix circonstancié du jury

Philippe Forest, Cruel (Gallimard, 2016)

« Pour son lecteur fidèle, l'œuvre de Philippe Forest se construit sans fin dans ces répétitions et ces effets d'échos, dans ces retours incessants qu'elle fait sur elle-même, comme un serpent autour d'un arbre. Habitée par la mort de sa fille depuis son premier roman (*L'Enfant éternel*, Gallimard, 1997), cette œuvre rumine une catastrophe (passée, présente, à venir) dont *Cruel* est un aboutissement très logique et bouleversant.

La grande réussite de ce nouveau livre tient probablement à son personnage principal – qui répète plusieurs fois qu'il en dira « le moins possible sur [sa] vie », mais dont on sait par ailleurs qu'il a perdu une petite fille de 4 ans. Spectre parmi les spectres, ordinaire voire banal, cet homme qu'on devine d'une petite cinquantaine d'années ressent pourtant le monde autour de lui d'une manière étrangement aiguë et en sourdine à la fois. Un monde en train de disparaître, de s'effacer, dans un quartier populaire gangrené par la spéculation immobilière. Un incendie se déclare, comme dans un roman de Mishima, et le voilà qui tombe amoureux d'une femme et devient le confident malgré lui de son voisin de palier. Puis, comme le chat qu'il avait recueilli quelques chapitres plus tôt, l'un et l'autre disparaissent. Ensuite, il pleut – ou plutôt : il pleure. « Le ciel semblait pleurer. Et je l'enviais. J'aurais voulu pleurer aussi. » La ville devient une vallée de larmes au sens propre. Le fleuve déborde – enfin.

Cruel n'est pas un roman fantastique, encore moins un roman catastrophe. *Cruel* est un livre en mineur, à la prose volontairement étouffée, écrit à voix basse. En dépit de ses péripéties, c'est toujours sa main gauche que l'on entend, celle de cette femme pianiste dont le narrateur s'éprend, peut-être. Le rythme est classique, le mot juste, l'adjectif jamais de trop.

De sa symphonie grave et sourde, Philippe Forest fait cependant un roman traversé par quelques traits de lumière éblouissants – de vie, d'émotion. Comme s'ils n'en ressortaient que davantage. Parfois, « un minuscule mais merveilleux miracle, un prodige pour rien » : des amours inattendues, un morceau de piano entendu dans une cour, mais aussi des retrouvailles avec un chat sur le toit d'un immeuble, pendant un déluge biblique.

« Est enim magnum chaos », lâche une nuit l'un des personnages, citant un roman d'Arthur Machen (1863-1947) : « En vérité, il est un grand vide. » Philippe Forest est perpétuellement au bord d'un précipice. A l'aplomb d'un « grand vide » nocturne et liquide, hanté par quantité de spectres et conjuré par quelques (trop) rares apparitions. Dans un perpétuel entre-deux formel, *Cruel* hésite entre roman du « je » et hommage au romanesque, entre fiction et essai, aussi. L'impression de lecture est troublante jusqu'aux derniers mots du livre, le lecteur faisant face à un texte qui déborde et reflue sans cesse. Beau à s'y noyer, il nous contamine et se dérobe. »

Nils C. Ahl, *Le Monde des Livres*

Prix Franz Hessel 2016

Choix circonstancié du jury

Christine Wunnicke, *Der Fuchs und Dr. Shimamura* (Berenberg Verlag, 2015)

Dans son roman *Der Fuchs und Dr. Shimamura* paru en 2015 (Berenberg Verlag), comme dans presque tous ses textes littéraires, l'auteure munichoise Christine Wunnicke (*1966) part sur les traces biographiques d'un personnage historique. Portant un intérêt marqué aux excentriques et aux pionniers comme le castrat Filippo Balatri, le personnage romantique de fiction Douglas W. Fortescue ou, dernièrement, les producteurs de films Selig et Boggs – deux pionniers attestés de l'industrie du cinéma –, elle utilise ceux-ci comme terreau auquel elle fait surgir sa propre fiction.

Ici, Wunnicke raconte l'histoire du docteur Shimamura Shunichi, un neurologue japonais dont la « vie [fut] marquée par des tragédies ». L'histoire débute dans les années vingt du siècle passé, peu avant sa mort. Depuis des années, il souffre d'un mal indéfinissable et vit sa retraite loin de tout, retiré à la campagne avec son épouse, sa mère, sa belle-mère et une servante. A travers des sauts temporels, Wunnicke fait le récit de la vie de ce savant excentrique et de ses expériences étranges lors d'un voyage de recherche effectué dans sa jeunesse au Japon, en quête de l'énigme de la « possession du renard » touchant des jeunes femmes. De nombreuses expériences insolites font suite à cet épisode : dans le cadre d'un séjour en Europe pour lequel il avait obtenu une bourse impériale, Shimamura observe et commente à sa manière la naissance de la psychiatrie et de la neurologie modernes. Le lecteur est saisi par les scènes parisiennes à la Salpêtrière avec le professeur Charcot qui fait d'abord participer Shimamura à une séance d'exorcisme pour finir par le déclarer premier cas masculin d'hystérie.

Cette histoire brève mais très complexe autour du docteur Shimamura et de ses études modernes sur « l'Esprit du renard » raconte non seulement la confrontation – avec d'étonnants rapprochements – entre le Japon et la France vers 1900, mais aussi une histoire très originale sur le rapport entre savoir mythique (sur l'Esprit du renard) et modernisation de la médecine et de la psychanalyse (au sujet de l'hystérie). Dans ce contexte, aucune hiérarchisation n'est mise en œuvre entre connaissances prémodernes et modernité, ni entre le Japon et l'Europe ; au contraire, le texte présente les approches spécifiques respectives face au dérangement de la normalité par l'état d'urgence de la folie.

Une fois de plus, Wunnicke se révèle, à travers ce roman, une experte de la forme brève. A partir de notes concernant des détails historiques, elle parvient à élaborer avec compétence un récit dont la virtuosité dépasse la simple reconstruction de faits biographiques ou de l'histoire de la médecine, pour créer des miniatures très justes d'une grande intensité poétique. Son écriture dense, marquée par une langue très imagée et pourtant énigmatique, à la fois précise et floue, emporte l'adhésion. Les commentaires laconiques de Shimamura dans la mise en contraste saisissant des perspectives européenne et asiatique sont brillants ; il en est de même de la merveilleuse absurdité qui pénètre l'évocation du quotidien du professeur de médecine à la retraite. En outre, Wunnicke parvient par son roman à réactualiser le thème littéraire traditionnel du renard (kitsune). Le jury souhaite à Christine Wunnicke, une large diffusion de son œuvre en France comme en Allemagne.

Petra Metz